



Essai. Contre les renoncements des Français, pour une refondation du français : un cri d'alarme et d'amour in extremis...

Voyage au bout de la langue

Notre langue française
de Jean-Michel Delacomptée
Fayard, 210 p., 18 €

En notre folle planète, l'extinction des espèces va de pair avec celle des langues. Et si le français s'avérait aussi menacé que le rhinocéros ? Jean-Michel Delacomptée serait alors l'un de ces protecteurs et lanceurs d'alerte que nous devrions cesser de ne point entendre. Son essai s'attache davantage à explorer l'écosystème de notre idiome qu'à entonner une fois de plus le grand air du déclin – quoique... L'auteur s'autorise quelques colères choisies, argumentées, documentées mais menées tambour battant avec la verve du pamphlétaire : contre l'écriture dite inclusive (« *machine à exclure* »), la mauvaise littérature et la critique moutonnaire, ou encore les ravages du franglais, sans oublier la fin de la chanson digne de ce nom. Mais comme un rappel à l'ordre qu'il s'adresserait chemin faisant, Jean-Michel Delacomptée

note qu'en 1910, déjà, l'auguste critique et professeur Émile Faguet, dans la *Revue des deux mondes*, émettait un avis aussi tranchant que définitif : « *On n'a jamais plus mal écrit le français. On ne le sait plus du tout.* »

L'intérêt du livre va bien au-delà des vérités assénées (la bienséance politique imposant son nivellement par le bas en pourchassant le style) comme des positions contestables – l'auteur se refuse à comprendre combien la féminisation des noms de métiers pourrait devenir régénération ludique d'un français fourbu, à propos duquel il note si justement : « *Qui dit usage dit usure. Et notre langue est usée. Nous voici parvenus au bord de son épuisement complet. Depuis sa naissance, elle a tellement servi qu'elle n'a plus l'énergie de s'inventer. Ses réserves sont taries. Elle ne supporte plus le poids des siècles.* »

Ce livre – d'où son grand intérêt – se révèle le fruit d'un écrivain qui nous entretient de l'écriture et de la parole, à la façon d'un jardi-

nier évoquant son jardin. L'auteur éprouve et prouve « *l'antique noblesse* » et « *le haut lignage* » de ce français que nous devrions avoir en partage. Et qui avait passé un pacte avec la beauté ainsi qu'avec le sentiment religieux : « *Les accointances de notre langue avec la sainte Bible, ses paraboles, ses images, avec les espaces infinis de la foi, lui ont prodigué des dispositions évocatoires où l'immense, l'indicible, le beau et son culte augmentent l'âme de ceux qui la lisent.* »

Jean-Michel Delacomptée, incroyant épris de Bossuet, va jusqu'à écrire : « *La religion étant ce qui relie, la langue est religieuse en ce qu'elle nous relie : aux autres, au passé, à l'avenir.* »

« Qui dit usage dit usure. Et notre langue est usée. Nous voici parvenus au bord de son épuisement complet. Depuis sa naissance, elle a tellement servi qu'elle n'a plus l'énergie de s'inventer. »

Son livre dépasse le simple plaidoyer, c'est une supplique adressée aux yeux et aux oreilles de France et des ères francophones : ne renonçons pas aux mille et une possibilités offertes par une langue hélas devenue novlangue, trahie par ses locuteurs et enchaînée aux impératifs économiques, techniques, commerciaux. Ce français aux fers a un chant secret, que perce et restitue Jean-Michel Delacomptée : le chœur des esclaves, qui peut signifier le début de tout : « *Le salut de notre langue réside dans l'accueil d'une altérité qu'on aborde avec respect, avec confiance. Et le meilleur cadre pour la confiance, en ce qui nous occupe ici, c'est la beauté.* »

Antoine Perraud